

Jacques-Alain Miller
et 84 amis

Qui sont
VOS
psychanalystes ?

Champ freudien
collection dirigée par Jacques-Alain et Judith Miller

aux Éditions du Seuil, Paris

Des neurosciences aux logosciences

FRANÇOIS ANSERMET

*« Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose
d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez en dire,
que tous les savants ne sauraient expliquer. »*

MOLIÈRE, *Dom Juan*, Acte III, scène 1

Entre neurosciences et psychanalyse, le même scénario n'a pas cessé de se répéter : l'un des deux partenaires de ce couple impossible finissait toujours par nier l'existence de l'autre, en l'excluant pour quelques décennies. Et cela, d'un côté comme de l'autre.

Mis à part quelques débats spéculatifs et confus, avec le temps, tout a fini par se figer dans les certitudes et les *a priori*. D'un côté, des neuroscientifiques satisfaits, parfois arrogants, en tout cas réductionnistes, en quête d'une étiologie ouvrant la porte à une molécule salvatrice. De l'autre – celui des psychanalystes, c'est-à-dire le nôtre – parfois aussi satisfaits, pourquoi pas arrogants, s'accommodant en tout cas du clivage, au risque de devenir obscurantistes. Mais, il faut bien le dire, la ligne de partage était claire : elle tenait à la forclusion du sujet propre au discours de la science.

Cependant une contradiction surprenante semble bouleverser aujourd'hui le champ des neurosciences, remettant en jeu ce couple d'une façon nouvelle : les lois universelles définies par la neurobiologie se révèlent aboutir inévitablement chaque fois sur de l'unique. Au centre de ce constat, le phénomène de la plasticité cérébrale qui démontre que le cerveau n'est pas une matière inerte : le réseau synaptique est en perpétuel réaménagement, l'expérience, l'événement, laissant une trace, structurelle et fonctionnelle, à chaque fois singulière. La question du sujet devient alors aussi centrale pour les neurosciences qu'elle l'est pour la psychanalyse, aboutissant à un point de rencontre inattendu entre deux protagonistes si habitués à être antagonistes.

Le sujet de la plasticité

Par le fait concrètement démontré de la plasticité, en particulier depuis les travaux de Kandel, récent prix Nobel, les neurosciences contemporaines butent sur l'incontournable question de la singularité, rejoignant de façon imprévue ce qui est au cœur de la théorie et de la clinique psychanalytiques. Voilà donc notre couple en charge de repenser ses relations, ceci d'autant plus avec Lacan pour qui le sujet de la psychanalyse et celui de la science ne font qu'un.

Une place semble être faite au sujet – plus exactement à sa possibilité même – au cœur même des lois de l'organisme. C'est ainsi que les neurosciences ne vont plus pouvoir occulter la psychanalyse. Le phénomène de la plasticité nécessite de penser le sujet dans le champ même des neurosciences. Si le réseau neuronal contient dans sa constitution la possibilité de sa modification, si le sujet, tout en recevant une forme, participe à sa formation, à sa réalisation, bref si on admet le concept de plasticité, on est obligé d'introduire dans le champ des neurosciences la question de l'unique et donc de la diversité.

Le concept de plasticité fait que l'ancienne opposition entre une étiologie organique et une étiologie psychique des troubles mentaux est en train de devenir caduque. Le fait de la plasticité bouleverse complètement les données de l'équation, au point qu'on en vient même à concevoir une causalité psychique capable de modeler l'organisme !

Ce que démontre la plasticité, c'est qu'il n'y a pas de fixité. Une réversibilité est toujours possible. Ceci conduit à revisiter le concept de trace, à s'interroger à nouveaux frais sur ce qu'est une expérience infantile, à revoir de fond en comble la question du déterminisme.

Ainsi, tout événement se marque dans l'instant et peut persister dans la durée. Le temps s'incarne. L'événement laisse une trace, mais celle-ci peut être remaniée, remise en jeu différemment. Tout peut se trouver bouleversé ultérieurement. On retrouve là, encore une fois, la contradiction introduite par l'idée de plasticité qui amène la question du sujet au cœur des phénomènes propres à l'organisme : tout peut être transformé par un acte qui désorganise

QUI SONT VOS PSYCHANALYSTES ?

et réorganise différemment ce qui était, introduisant une dialectique entre permanence et réversibilité. La question du temps surgit ainsi à partir de celle de la matière, bouleversant toute vision linéaire ou déterminée du développement.

Au-delà du déterminisme biologique, neuronal ou génétique, de même qu'au-delà du déterminisme psychique, le fait de la plasticité implique un sujet qui participe activement à son devenir. Il sera, en fonction de ce qui a été, par la médiation de ce qui est. On rejoint le futur antérieur isolé par Lacan dont on pourrait faire une conception nouvelle du temps de développement : « Ce qui se réalise dans mon histoire n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir¹. »

On pourrait faire la même construction à propos de l'actualité du problème de l'épigénèse au moment où le projet de génome humain aboutit à une connaissance de plus en plus serrée du déterminisme génétique. La pénétrance et l'expressivité des gènes semblent dépendre de façon majeure des particularités de l'expérience, démontrant l'importance des facteurs épigénétiques dans l'accomplissement du programme génétique. Certains travaux tendent même à démontrer qu'il y aurait des mécanismes génétiques destinés à déconnecter l'individu de sa détermination génétique, au point qu'on se révélerait être ainsi génétiquement déterminé pour ne pas être génétiquement déterminé !

Plasticité et épigénèse ont d'ailleurs partie liée : la question de l'expression du génotype pourrait être abordée directement à partir du concept de plasticité. On considère habituellement que l'incidence de l'expérience s'inscrit entre le génotype et son expression phénotypique. Or, les données de l'équation seraient différentes. Il ne s'agirait pas d'une interaction modulant l'expression du génotype, mais d'une intégration complexe que tente de saisir le concept de plasticité. Le génotype d'un côté, et l'expérience ou l'événement de l'autre, seraient ainsi deux dimensions irréductibles, constituant des déterminismes différents, noués

1. Lacan, J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 300.

d'une façon particulière par le phénomène de la plasticité qui, comme on l'a vu, implique de façon centrale la question du sujet, dont finalement la plasticité pourrait être l'un des noms.

Incommensurabilité et simultanéité

On semble donc être sur le point de passer à un nouveau paradigme quant au rapport du sujet à l'organisme : une révolution scientifique au sens de Kuhn¹. Pour Kuhn, lorsqu'un paradigme se trouve poussé à son point le plus extrême – par exemple celui de la détermination organique du psychique, voire celui de la détermination génétique du comportement humain –, il peut déboucher sur un échec et ouvrir à une conception nouvelle. Il s'agirait, pour la psychanalyse, de ne pas manquer cette étape cruciale. La psychanalyse devrait en tout cas se faire enseigner par les points de butée rencontrés dans le champ des sciences lorsque celles-ci ne rejettent pas l'opacité du réel, poursuivant ainsi dans la direction ouverte par Lacan lorsqu'il se demandait ce que serait une science qui inclurait la psychanalyse².

L'énigme du vivant, comme celle du sujet, se trouverait nouée par le concept de plasticité, directement issu de ce qui caractérise ces deux champs dont l'incommensurabilité, au sens de Kuhn, serait incontournable.

Entre neurosciences et psychanalyse, il n'y a pas de syncrétisme, pas de réconciliation, pas de synthèse possible : pas de salut pour la pensée sans reconnaître d'abord leur différence essentielle, facteur dynamique dont tout se déduit, y compris le sujet, au point que tout se fonde ensuite sur sa prise en compte.

Si on admet ce postulat fondamental, la question se pose de savoir ce qu'est cette fameuse expérience qui participe à la modulation de l'expression du phénotype ou à celle du réseau neuronal. Elle implique un retour sur la théorie de la trace mnésique, dans

1. Kuhn, T. S., *La Structure des révolutions scientifiques* (1970), Paris, Flammarion, 1983.

2. Lacan, J., « Résumé rédigé pour l'annuaire de l'École pratique des hautes études » (1965), *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 4^e de couverture, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

QUI SONT VOS PSYCHANALYSTES ?

la conception freudienne à partir de l'« Esquisse ». On le sait, Freud fonde sa théorie de l'inscription sur l'expérience de satisfaction¹. L'inscription résulte de la décharge de l'excitation, qui nécessite l'intervention de l'autre, du *Nebenmensch*. Elle passe par un travail négatif, par une soustraction qui fait qu'au bout du processus on ne trouve plus l'objet, on ne retrouve plus l'expérience, on ne retrouve que la trace. Mais Freud précise encore que l'intervention de l'autre, pour qu'il y ait inscription, doit se faire dans la simultanéité (*Gleichzeitigkeit*), ce que l'on retrouve aujourd'hui de façon surprenante dans le champ des neurosciences avec la notion de détection de coïncidence.

Que veut dire cette insistance de Freud sur la simultanéité, que l'on retrouve dans les données actuelles des neurosciences ? Il y a à la fois perte, soustraction, et en même temps inscription, durée. Entre les deux, une faille s'est ouverte, une béance, qui ouvre à l'incidence de l'Autre – qui est préalable au sujet –, par la voie de l'action spécifique de l'autre, du *Nebenmensch*. On ne peut refaire ici tout le trajet. La fameuse expérience de Frédéric II qui fit élever des enfants dans un silence absolu, afin de savoir quelle serait leur langue spontanée, indice de la langue première, eut le résultat que l'on sait : aucun n'a parlé. Ils sont même tous morts. On l'aura compris, par la voie de cette béance ouverte dans la simultanéité, c'est bien l'incidence du langage qui opère, par laquelle le sujet vient à surgir du vivant.

Le fait que l'inscription passe par l'intervention de l'autre pose du même coup la question de l'incidence du langage sur le corps, de l'affection traçante du langage sur le corps comme l'énonce Jacques-Alain Miller². L'humain se révèle bel et bien affligé du langage³. Jusqu'à ces signes de perception (*Wahrnehmungszeichen*) proposés par Freud comme concept d'une première inscription, à l'interface entre le langage et l'organisme, ce dernier devenant du même coup le corps du sujet. Ces *Wahrnehmungszeichen*, Lacan

1. Freud, S., « Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 336-338.

2. Miller, J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 7-59.

3. Lacan, J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 18.

leur donnera le vrai nom de signifiant¹ : il en fait le système premier des signifiants, la synchronie primitive du système signifiant².

Ce moment fondamental de synchronie est aussi central dans la théorie de la pulsion en tant qu'elle « se manifeste du côté de ce vivant appelé à la subjectivité³ ». L'énigme de l'ancrage de la pulsion dans l'organisme dessine ainsi, à l'intérieur même de la biologie, un au-delà de tout biologisme. Tout repose sur un moment mythique où la pulsion est traversée par le langage et devient mixte. Par l'opération du langage, dans la coupure, le besoin devient pulsion⁴. Ce dont il s'agit dans la pulsion n'est pas du registre de l'organique⁵, mais plutôt, comme l'exprime Lacan, « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire⁶ ». Ainsi, pour Lacan, la pulsion n'est pas un concept limite entre le psychique et le somatique, mais un concept qui articule le signifiant et le corps. Tout repose sur la coupure, la béance fondamentale qui distingue la pulsion de la fonction organique qu'elle habite. On retrouve une fois de plus l'incommensurabilité dont nous avons déjà traité.

C'est cette béance, produite par les ciseaux du langage qui modèlent l'organisme, qui le sculptent en un travail de plasticien, que rencontrent les neurosciences contemporaines dans leurs développements sur la plasticité synaptique. C'est aussi celle que pointe le concept de l'inconscient. L'inconscient, en effet, comme l'indique Lacan, « nous montre la béance par où la névrose se raccorde à un réel – réel qui peut bien, lui, n'être pas déterminé »⁷. Ce qui n'empêche pas, ajoute Lacan, que dans cette béance il se

1. Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 46.

2. Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 80.

3. Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 228.

4. Lacan, J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » (1961), *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 654.

5. Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 148.

6. Lacan, J., « Le Sinthome » (1975-1976), séance du 18 novembre 1975, *Ornicar ?*, n° 6, mars-avril 1976, p. 8.

7. Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 25.

QUI SONT VOS PSYCHANALYSTES ?

passé quelque chose. C'est sur ce quelque chose que convergent ensemble psychanalyse et neurosciences – en tout cas pour ce qu'il en est du plus pointu des avancées actuelles des neurosciences.

L'appel aux logosciences

Tout tourne donc autour de ce que Jacques-Alain Miller désigne comme le joint du signifiant avec le vivant, à partir duquel se produisent des « manipulations non pas génétiques, mais langagières, affectant le vivant qui parle¹ ».

D'où mon titre qui porte sur le passage, l'appel des neurosciences à ce que Jacques-Alain Miller désigne comme les logosciences, en réponse à Horacio Etchegoyen qui évoque les neurosciences². En effet, les développements récents des neurosciences permettent d'avancer qu'il ne s'agit pas de les opposer. J'espère l'avoir démontré. La non-correspondance entre le biologique et le psychique que tente de saisir le concept de plasticité, ouvre à la question du langage. Les neurosciences débouchent donc sur les logosciences, à condition de respecter leur incommensurabilité. On ne peut les lier qu'à travers un joint que l'on devrait concevoir comme paradoxalement disjoint. Un lien disjoint : c'est un problème topologique que Lacan a peut-être déjà résolu dans ses dernières constructions.

Nous voilà donc avertis contre tous les réductionnismes, même si tout reste à faire des deux côtés. Rien n'est réductible au biologique, rien n'est réductible au psychologique, tout tient à la béance qui les lie – et que tente de saisir le concept de plasticité. La plasticité cherche le rapport que le sujet entretient avec l'accident, avec l'événement contingent. Si la plasticité est une propriété du réseau neuronal, elle est aussi une propriété du sujet que Hegel avait déjà conceptualisée. Tout se forme, se transforme, se dessaisit de sa forme pour en former une nouvelle qui porte la marque de l'événement. Et l'événement passe par l'opération du

1. J.-A. Miller, « Pas-à-lire », in Lacan, J., *Autres écrits*, 4^e de couverture, Paris, Éditions du Seuil, 2001.

2. Etchegoyen, R. H., et Miller, J.-A., *Silence brisé*, Paris, Agalma, 1996.

langage qui devient la préoccupation centrale, commune aux neurosciences et à la psychanalyse.

Il s'agit donc de rendre compte, au cas par cas, à partir de la clinique, et pourquoi pas aussi des nouvelles formes d'explorations ouvertes par les neurosciences, des lois d'une causalité que Lacan désignait comme logique plutôt que psychique, c'est-à-dire relative aux lois du langage, pressentant d'une façon stupéfiante ce que découvrent aussi aujourd'hui les neurosciences, à savoir que si le substrat biologique d'un sujet est dans l'analyse intéressé jusqu'en son fonds, cela « n'implique nullement que la causalité qu'elle découvre y soit réductible au biologique¹ ».

Penser une causalité logique n'implique pas de passer d'un déterminisme organique à un déterminisme langagier. Il s'agit plutôt de trouver un paradigme qui permette d'inclure la béance, de penser cette non-détermination qui offre au sujet l'espace pour advenir de ce qui était, pour effectuer ses choix, pourquoi pas, dans un décalage par rapport à ce qui le détermine. Que ce soit dans les domaines cérébral, génétique ou psychique, on tombe toujours sur un chaînon manquant. Le sujet se trouverait ainsi déterminé par le défaut de sa détermination. Pris dans le langage, issu d'un organisme, il reste divisé, toujours à la limite de disparaître, suspendu à son acte.

Le sujet reste l'exception à l'universel qui le porte. La béance dont il est issu lui permet d'échapper à ce qui le détermine. Même l'organisme lui offre un espace de liberté, biologiquement déterminé si l'on peut se permettre ce paradoxe. Il se trouve donc soumis à une indétermination fondamentale à laquelle il répond. C'est cette réponse même qui le constitue. Comme on l'a suggéré précédemment, le système de la langue, de même que l'organisme, lui en laisse l'occasion. Qu'un organisme soit atteint ne préjuge pas de ce qui va s'en déduire. Il faut repenser la clinique, l'orienter à la lumière de ce que chacun réalise au-delà de ce qui le détermine. Il deviendra ainsi l'auteur de son destin, même s'il ne pourra découvrir son œuvre qu'après coup.

Le destin, c'est bien le sujet qui le constitue comme tel. La rencontre, la *tuché*, devient, dans la contingence, le pivot de ce qu'il

1. Lacan, J., « La Psychanalyse vraie, et la fausse » (1958), *Autres écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 165-166.

QUI SONT VOS PSYCHANALYSTES ?

va faire comme auteur de son propre devenir, même s'il en fait, dans l'après coup, son destin. À propos du devenir, il ne s'agit pas seulement d'accorder les contingences aux nécessités, mais plutôt de repérer et soutenir ce en quoi la rencontre avec l'événement, qu'il soit de corps ou de langage, peut constituer autre chose qu'un piège, un piège de causalité, et devenir l'occasion d'une crise, d'un moment crucial. La rencontre, dans son aspect contingent – y compris parfois la mauvaise rencontre dans un moment qui se révélera peut-être par la suite avoir été décisif – fait appel à l'invention : celle-ci peut aussi déboucher, comme le relève la plasticité, sur l'invention de son organisme.